

LE PROPAGATEUR

Vol. III

NOVEMBRE 1906

No 11

Chronique. — La Sainte Figure de Jésus — Aimery de Querceville, *suite*.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Nos évêques à Rome. — Le ministère Clémenceau. — Consolations à l'épiscopat français. — Où mène le régime de séparation ; un exemple. — Deux faits divers relatifs à M. le Président Faillères. — Les exigences de la vie publique ; ce qu'en pense le cardinal Gibbons. — Les élections aux Etats-Unis. — Le problème américain. — Le mal du divorce. — Les écoles publiques vs les écoles paroissiales. — Les accidents ? — L'enseignement d'Etat en France jugé par les frères Marguerite. — Au Canada. — La première neige. — La fête des défunts. — La conférence des Premiers-Ministres. — La *Peyote* de la Montagne. — Le concert Coutant. — Les cours de M. Arnould. — Le Grand-Papa de la Presse. — Un nouveau livre de M. l'abbé G. Dugas. — Le 50e de la Mère Hamel. — Chez les Carmélites. — Bénédiction d'églises et de cloches. — Nos morts.

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, à leur retour de Rome, ont accordé récemment des *interviews* aux nouvellistes de nos grands quotidiens ; de son côté, la *Semaine Religieuse* de Montréal nous parle d'une lettre de Mgr Archambault, évêque de Joliette, actuellement à Rome. Nos évêques à Rome n'ont qu'une voix pour louer la bonté et admirer la sérénité de Pie X. S'il a les pieds sur la terre et s'il peut être exposé aux vents contraires, le Pape a la tête au ciel, et, tout en les regrettant pour eux-mêmes, il ne craint pas les entreprises des sectaires. Il a pour lui, ou plutôt pour l'Eglise, les paroles de vie qui ne passent pas. Tous ceux qui approchent Pie X trouvent en sa conversation et sous sa bénédiction un grand réconfort et une source de générosité pour la prière et pour l'action. Nos évêques, retour de Rome, en témoignent volontiers.

* * *

En France, les choses vont apparemment de mal en pis. Les dépêches de la *Presse Associée*, dont il faut toutefois se défier, car elles sont toujours tendancieuses dans le sens de la libre-pensée et de la maçonnerie, nous tiennent au courant des principaux faits. M. Sarrien, chef du cabinet français, vient de résigner. Les *modérés relatifs* du cabinet, MM. Bourgeois et Poincaré, sont sortis

avec lui de la chambre du Conseil. Et c'est M. Clémenceau, qui est désormais — pour un temps! — le maître de l'exécutif en France. M. Clémenceau est, dit-on, païen. Il n'a pas été baptisé. Ce qui est bien certain, c'est que cet homme de grand talent, journaliste puissant et orateur éloquent, est l'un des plus déterminés ennemis de l'Église. Il a pris, dans son cabinet, le socialiste Viviani et le général Picquart, dreyfusiste ardent. C'est dire, en deux mots, que le gouvernement est plus anti-catholique que jamais. Aussi les journaux et revues catholiques nous donnent-ils avec ensemble la note la plus triste sur la situation. On s'attend presque à la guerre civile. Certes les chefs catholiques n'ont pas peur; mais ils prévoient qu'ils vont souffrir. Combien de temps durera la " combinaison " Clémenceau ? Et d'ailleurs sa chute serait-elle le salut ?

M. Gaston Méry, dans la *Libre Parole*, fait l'originale prédiction que voici : " Il en sera de Clémenceau, homme d'action, comme de Clémenceau, tireur au pistolet. — Sur la foi de ses propres vantardises, tout le monde pendant un temps crut que Clémenceau, à vingt-cinq pas, transperçait une carte de visite. Il se battit avec Déroulède, et la légende s'évanouit. Il ne mit en péril, dans ses deux duels, que ses témoins. — Homme d'action, Clémenceau me paraît de même, dangereux surtout pour son parti. En visant Jaurès, il vient d'atteindre Sarrien. — Vous verrez que bientôt ses amis eux-mêmes diront qu'en politique, comme au tir, Clémenceau n'est qu'un drôle de pistolet." Peut-être ? Mais de tels pistolets, si drôles qu'ils soient, font bien du mal.

* * *

Ce qui console dans les événements de France, au milieu des tristesses présentes, c'est l'admirable union des évêques et des fidèles à prendre leur mot d'ordre du Saint-Père Pie X. Cette entente, en d'autres circonstances plus difficile peut-être, s'est affirmée avec éclat, nous l'avons noté dans nos précédentes chroniques, dans les assemblées plénières des évêques — de tous les évêques de France — à Paris. Elle a suscité de par le monde catholique une haute admiration. Nous détachons des nombreuses adhésions et félicitations, adressées à l'épiscopat français par les évêques de presque tous les pays, celles de plusieurs prélats d'Italie et d'Irlande.

“ Fils d'un même père, écrit au cardinal de Paris, l'archevêque de Gênes, liés par les mêmes liens de la foi et de la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, de même que nous ne pouvons pas ne pas prendre part aux douleurs qui aujourd'hui affligent l'Eglise de France, nous nous sentons aussi pressés d'exprimer à l'épiscopat français notre admiration pour le spectacle, qui n'est pas nouveau dans l'Eglise, mais qui n'en n'est pas moins toujours grand et admirable, qu'il donne par son union inébranlable avec le Vicaire du Christ pour la défense de la dignité et des droits de l'Eglise.”

“ Nous autres, évêques d'Irlande, écrit le cardinal Logue à l'archevêque de Paris, nous sommes les fils d'une Eglise qui a connu la souffrance; les libertés que nous avons gagnées sont les fruits de siècles d'abnégation et de sacrifices de la part de nos prédécesseurs et de leur noble peuple. Nous sommes convaincus que la foi du peuple catholique français sortira de même plus forte et plus fière des épreuves auxquelles elle est maintenant soumise et que l'Eglise de saint Louis doit venir y puiser une force nouvelle pour l'accomplissement de sa glorieuse et divine mission.”

Les épreuves purifient, c'est vrai; mais elles sont dures à la pauvre humanité. Et combien de vexations le clergé de France ne va-t-il pas être contraint de subir sous le régime de prétendue liberté qu'on lui impose! Oyez cet exemple: M. l'abbé Jeantet, curé de Valleyrac (canton de Lesparre, dans le Médoc), par suite de la privation de son traitement, s'est trouvé dans l'impossibilité de payer ses impôts en argent. Il a dû les solder en nature, c'est-à-dire par le travail de ses bras. On l'a envoyé casser des cailloux sur la route! Et pendant qu'il fournissait ainsi son labeur de cantonnier, un vieillard étant mort, dans son village, c'est le curé voisin qui a dû venir l'enterrer religieusement. Ce triste fait-divers en dit long!

* * *

J'ai cueilli deux autres faits-divers dans les journaux de France, entre lesquels on peut faire un rapprochement qui ne manque pas non plus de signification.

Voici le premier: récemment le Président Fallières était en course au pays de son enfance. Il distribuait, selon l'usage, des harangues et des décorations. L'un des nouveaux décorés se penche ému vers le Président et lui rappelle: “ J'étais à côté de vous, M. le Président, lorsque vous fîtes votre première communion; un cierge, remué par inadvertance, tomba sur vous et vous brûla à l'arcade sourcilière!” Pour une gaffe, c'en était une! Mais le Président, qui a peur des loges, reprit froidement: “ Je suis éton-

né et ravi de votre souvenir ; mais je dois avouer que je n'ai jamais plus communiqué. *J'ai mal tourné.*” Le mot que M. Fallières a voulu faire a dû donner froid à quelqu'un de son intimité, s'il a été suffisamment connu.

En effet — c'est l'autre fait-divers — Je lis quelque part cet extrait du *Cri de Paris* : “ Tous les dimanches, un peu avant onze heures, une voiture automobile s'arrête devant l'église Saint-Sulpice. Un valet de pied, à la cocarde tricolore, saute à bas du siège et ouvre la portière. Deux dames descendent : une jeune fille blonde et une dame plus âgée. Toutes deux ont à la main un livre de prières. Elles traversent l'église, s'installent près de l'abside à gauche, suivent dévotement l'office, donnent chacune une pièce blanche à la quête, puis, la messe finie, regagnent leur voiture. L'automobile, par la rue Bonaparte gagne le boulevard Saint-Germain, traverse la place de la Concorde, la rue Royale, le faubourg Saint-Honoré et pénètre... dans la cour de l'Élysée...” Quand M. Fallières voit rentrer sa femme et sa fille de Saint-Sulpice, je me demande s'il ne regrette pas un peu d'avoir *mal tourné*?

* * *

Quelques pressantes que soient les exigences de la vie publique, elles n'autorisent jamais un chrétien à *mal tourner* et à manquer à ses devoirs envers Dieu. Tout catholique sérieux le comprend sans peine. Il est vrai cependant, hélas ! qu'on leur sacrifie bien des choses de nos jours, aux exigences de la vie publique ! Le Cardinal Gibbons le constatait dernièrement, dans la chaire de sa cathédrale de Baltimore. Ses paroles ont été publiées dans toutes les gazettes, d'autant mieux que l'à propos des récentes élections de Hughes contre Hearst à New York et de plusieurs autres leur donnait une retentissante actualité. “ Bien que deux années aient encore à s'écouler avant la prochain' élection (présidentielle) — a dit Son Eminence — il y a déjà un grand nombre de candidatures en vedette. Un soir, il y a quelques mois, j'avais l'honneur de converser, séparément, avec six hommes d'État distingués, qui tous sont des candidats fort possibles à la présidence. — Or je pensais par devers moi que chacun de ces candidats ne laissera pas une pierre sans la retourner pour assurer sa victoire. — Des centaines de mille dollars vont se dépenser... Une armée d'orateurs va envahir les places publiques... Les candidats vont être cloués au pilori et couverts de la boue de la diffamation ; on passera au

errible leurs affaires de famille, on exposera au grand jour leurs erreurs et celles de leurs ancêtres; et si le dossier n'est pas assez noir, il sera noirci avec la boue de la calomnie." Et l'éminent cardinal terminait finement: "ô mes frères, si vous et moi pouvions endurer autant d'injures pour la couronne de la gloire éternelle, l'on nous regarderait comme des idiots et des fanatiques!"

* * *

Ces élections récentes aux Etats-Unis ont été, paraît-il, d'une incroyable violence. Les républicains restent maîtres du terrain. Mais on prétend que les démocrates ont gagné plusieurs sièges. Quelle tourmente que la tourmente des intérêts humains de la politique! Il semble que le *bloc américain* soit solide sous l'égide de son drapeau aux riches étoiles. Mais combien de temps sa cohésion durera-t-elle? Les intérêts du Sud ne sont pas ceux du Nord et ceux de l'Ouest ne conviennent pas à l'Est. C'est un gros problème. Puis vous avez là aussi la lutte sourde du *travail* contre le *capital*, la *résistance* du *trust* contre les *grèves* et *vice-versa*. Ça craquera pourtant et plus tôt que plus tard!

Ces sociétés humaines, où il n'y a plus aucun frein moral réel, ne sauraient durer toujours. Or, quel frein moral dans une société que rongent le malthusianisme et le divorce. A la voix du Cardinal Gibbons s'unit celle du Président Roosevelt pour combattre ces odieux rongeurs. Et ce n'est pas trop de la puissante alliance de l'Eglise et l'Etat. L'évêque protestant de Sacramento disait récemment du divorce que "jamais nuage aussi noir n'avait assombri la vie nationale américaine." Et il notait que, depuis 34 ans, tandis qu'il n'y a eu que soixante-quatre divorces accordés au Canada, il y en a eu *sept cent mille* aux Etats-Unis, ce qui signifie, ajoutait-il *quatorze cent mille* personnes, dont le foyer a été détruit et *deux millions* d'enfants dont la vie de famille a été ruinée.

* * *

Et il faut savoir, en plus, comment sont élevés plusieurs de ces enfants. Il est de mode, en certains quartiers de prôner la formation pour les *affaires* que donnent les "public schools"? Eh bien, tout récemment un collaborateur du *New York World* affirmait "qu'alors que 5,000 positions *for business* sont ouvertes à New York, sur 50,000 jeunes gens et jeunes filles, *gradués des*

écoles publiques, qui les sollicitent, personne n'est admis faute de savoir épeler et de savoir additionner. C'est vraiment trop fort, il y a charge; notez que ce n'est pas un catholique qui parle ainsi. Un gérant d'affaires, américain et protestant, ne pouvant recruter son personnel d'employés — il en voulait 200 — chez les gradués des écoles publiques, qu'il jugeait incapables à la seule lecture des *lettres d'application*, s'est adressé au directeur des écoles paroissiales de St-Joseph (Sixth Avenue, place Waverly, New York); mais tous les gradués des écoles paroissiales de juin 1906 étaient placés et ceux de juin 1907 sont déjà retenus. Très suggestif, n'est-ce pas?

* * *

Ah! c'est que vraiment, sous les dehors tapageurs du progrès moderne il se cache bien des faiblesses. Dans l'ordre moral et social — comme dans l'ordre physique et mondain — il y a bien des accidents. Or, sait-on le nombre des accidents que nous valent les inventions modernes? 104 morts et 16,946 blessés en trois mois! Voilà le dernier bilan de la statistique publiée par la Commission Internationale de Commerce. C'est éloquent.

* * *

Mais s'il n'y avait encore que les blessés et les tués des chemins de fer et des turbines? Hélas! il y a les autres: ceux que l'école neutre ou impie prépare pour la guerre contre l'Eglise. En France, on a remarqué que les *jeunes* voteurs, ceux que l'Etat a façonnés à son image, depuis les décrets de Jules Ferry, votent très mal. Les écoles de l'Etat! les catholiques militants ne sont pas seuls à s'en plaindre. A entendre MM. Paul et Victor Marguerit (*Dépêche de Toulouse* — 4 sept. 1906), l'enseignement d'Etat n'est bon qu'à gorgier de fonctionnaires les administrations publiques (?) tandis que l'enseignement congréganiste prépare mieux à la lutte pour la vie intelligente. Et la *Dépêche de Toulouse* qui donne cet article des deux Margueritte est loin d'être à tendance cléricale. C'est donc qu'en outillant l'homme pour les combats qui mènent à la gloire de l'autre vie, l'école catholique le prépare aussi pour les meilleures luttes d'ici-bas. Ceux qui savent l'histoire s'en doutaient un peu.

* * *

Mais c'est trop philosopher. Revenons aux choses du mois, puisqu'aussi bien c'est une chronique mensuelle que nous faisons.

Il a neigé à Montréal pour la première fois, cette année, dans la nuit du 28 au 29 octobre. L'an dernier nous avons eu la première neige dans la nuit du 31 octobre. Mais ces neiges-là ne durent pas. Le soleil n'a qu'à se montrer, et elles *rentrent sous terre*.

Elles ne nous ont pas empêché d'avoir au cimetière de la montagne la si expressive et si grandiose cérémonie du premier dimanche de novembre. Par une température riche de soleil et d'air pur plus de 50,000 personnes s'étaient rendues au champ des morts. Tous ces chrétiens — parmi lesquels quelques indifférents peut-être? — prêtaient volontiers l'oreille aux paroles éloquentes qui faisaient revivre en termes émouvants l'annuel si touchant des âmes, des pauvres âmes: De profundis clamavi! miseremini, saltem vos, amici! Et l'on redescendait le soir, le cœur triste, mais l'âme heureuse d'avoir *communié* avec les âmes de ceux qui sont partis pour la rive, d'où l'on ne revient plus.

* * *

Une conférence des différents Premiers Ministres des Provinces du Dominion s'est réunie à Ottawa, dans les premières semaines d'octobre. Ces messieurs ont fait à l'honorable M. Gouin, le *Premier* de Québec, l'honneur de le choisir comme président de leur convention. Ils ont eu plusieurs entrevues avec Sir Wilfrid Laurier et les autres ministres fédéraux, et l'on annonce que la question des subsides accordés par Ottawa aux provinces a été en principe réglée à l'avantage de ces dernières. Québec, pour sa part, recevrait à l'avenir \$600,000 de plus par année. Mais pour en arriver là, il va falloir amender la constitution et Sir Wilfrid devra en conférer avec le cabinet de Londres. Cette augmentation des subsides pour les provinces est un acte très important. La cause de l'Instruction publique y trouvera sans doute quelque profit. Tant mieux.

* * *

Nous aurons désormais, sur le sommet de notre Mont-Royal, un magnifique poste d'observation. On l'appellera, paraît-il, la *Pergole Robillard*, du nom d'un échevin, actuellement président de la commission des Pares. Sans vouloir nier les mérites de M. l'échevin, il me semble qu'on aurait mieux fait de donner à la pergole un autre nom, celui de Jacques Cartier, par exemple, qui constata le premier quel beau poste d'observation est le *mont*, qu'il dénomma *royal*? Et puis est-ce bien une *pergole* que nous aurons là? c'est-à-dire "un petit pavillon aux murs ajourés"? Le pavillon est plutôt grand, lisez cette description, dont nous respectons la phraséologie un peu bien obscure:

"Qu'on se figure en effet une colonnade couverte en style Dorique, de 60 par 30 pieds de façade, ouverte sur la ville, et de 80 par 20 pieds de profondeur dans la montagne, cette partie devant être fermée par des vitrages en temps d'automne, le tout avoisinant un hémicycle à ciel ouvert de 240 pieds de diamètre, 120 pieds de rayon, et 350 pieds de développement circulaire, garni d'une balustrade en pierre taillée, d'un grand prix, et munie d'une promenade de 20 pieds de largeur en asphalte, précédant une terrasse en gazon, pourvue d'une haie pour l'arrivée des voitures. Ajoutons que le coup d'œil est féérique et le panorama unique au monde dès l'arrivée et nous aurons une idée de l'intelligent travail qu'ont accompli les architectes, auteurs de ces travaux.

Ce n'est pas très clair, mais on comprend tout de même.

* * *

Le professeur Alexis Contant, pianiste-compositeur favorablement connu dans les cercles musicaux, a donné au Monument National un superbe concert au cours de ce dernier mois. Un puissant orchestre de 52 musiciens, un chœur vibrant de 250 voix, des solistes comme Mesdames Desmarais et Landry et Messieurs Le-Bel, Saucier et Duquette, un directeur comme M. Goulet: voilà ce qu'il fallait pour exécuter dignement les compositions de M. Contant: son "Canada" (paroles de Crémazie), son *toratorio* "Caïn" et son *harmonisation* "Vive la Canadienne" — Le concert Contant est un événement dans le monde des arts et de la musique. Nos hommes de talent qui travaillent commencent à voir leurs efforts et leurs succès acclamés comme ils le méritent. Vaut mieux tard que jamais!

* * *

Le professeur de littérature à Laval de Montréal, M. Louis Arnould, est revenu de France et a commencé la série de ses cours publics et didactiques. Pour la conférence du mercredi, il traitera cette année *La Légende des Siècles* de Victor Hugo. "Ce sont 24,000 vers — a dit M. Arnould — que nous étudierons cet hiver au triple point de vue de la poésie, où nous aurons surtout à admirer; de l'histoire, où nous devrons faire bien des réserves; et de la philosophie, où nous aurons souvent à réfuter." Il y a tout un programme dans ces quelques lignes et toute une indication de la mentalité chrétienne et littéraire du distingué professeur de Laval.

* * *

La Presse, le journal à grand tirage de Montréal, où l'on trouve tant d'images et tant d'annonces, publie régulièrement tous les samedis, une page signée *Grand'papa* qui est vraiment bien faite, intéressante et instructive tout ensemble. Les petits enfants ne sont pas les seuls qui s'instruiront et s'intéresseront à la lecture de cete page. Nous la signalons à l'attention de nos confrères et de tous les gens sérieux.

Il faut apprécier le bien partout où il se fait. Et, il est incontestable qu'un journal qui tire à 100,000 copies, chaque jour, peut faire, s'il le veut, immensément de bien. Quand nos grands journaux publient des articles de rédaction qui sont dans la note juste, sachons le reconnaître. Les journaux, comme toutes les institutions humaines, peuvent s'améliorer et tendre au mieux. Un journal qui est lu vaut mieux évidemment, pour la diffusion du bien, qu'un journal qui ne l'est pas. C'est un problème délicat que celui de l'organisation de la presse.

* * *

Avec le bon journal, le bon livre est de nos jours le principal facteur du bien dans le monde. Il faut louer bien haut les écrivains consciencieux qui ne craignent ni les veilles ni les labeurs pour instruire leurs concitoyens. M. l'abbé Georges Dugas, l'auteur des livres sur l'Ouest, vient de publier un nouveau volume qui traite de l'histoire de l'Ouest Canadien, de 1822 à 1869. Ami de sa race et de la vérité, M. Dugas rétablit bien des faits,

qui avaient été dénaturés par des historiens préjugés, il écrit l'histoire avec des documents, et il se fait, avec un succès manifeste, le champion vigilant du caractère, des mœurs et de la civilisation des méfis franco-canadiens, ces grands méconnus de l'Ouest. Le nom de M. l'abbé Dugas aura une place d'honneur dans la liste déjà longue de ceux qui, après Garneau, travaillent noblement à édifier, pierre par pierre, le monument de notre histoire.

* * *

La Supérieure Générale des Sœurs Grises, à Montréal, la Révérende Mère Hamel, a célébré récemment — le 16 octobre — le 50e anniversaire de son entrée en religion. L'on sait tout le bien que font en notre pays les 2,500 religieuses qui constituent présentement le bataillon général des Sœurs Grises. C'est dire d'un mot ce que devaient être les *noces d'or* de celle qui porte l'honorable mais lourde succession de la Vénérable Mère d'Youville pour sa communauté, pour ses religieuses, pour ses pauvres, pour ses vieillards, pour ses orphelins et pour ses amis. Mgr l'archevêque de Montréal a tenu à honorer de sa présence cette noble fête de famille, et le Saint-Père, par l'entremise du cardinal Merry del Val, a envoyé un cablogramme à la vénérable jubilaire, la Révérende Mère Hamel.

* * *

D'autres fêtes religieuses — celles-là plus solennelles encore, parce qu'elles faisaient partie du culte dû aux Saints du ciel — ont eu lieu à la mi-octobre chez nos carmélites, dans leur couvent de Montréal. On célébrait, par un triduum d'honneur, les *seize Carmélites de Compiègne*, décapitées, en haine de la foi, à Paris, le 17 juillet 1794, et solennellement proclamées Bienheureuses, le 27 mai dernier (1906), à Rome, par Sa Sainteté le pape Pie X.

Je regrette de ne faire que signaler ces fêtes pieuses, qui ont été si belles et si édifiantes.

* * *

Signalons aussi, en ces derniers temps, les bénédictions d'une église restaurée et d'une statue du patron paroissial à St-Eustache, par Mgr Bruchési; d'une cloche au Précieux-Sang, Notre-Dame-de-Grâce, aussi par Mgr Bruchési; d'une chapelle et d'une cloche à

Ste-Philomène de Rosemont, par Mgr Racicot; d'une église à St-Lambert-de Lévis, par Mgr Bégin; de trois cloches à St-Ludger de Fraserville, aussi par Mgr Bégin; d'une cloche à Rivière Beaudette, par Mer Emard; d'une église et d'une cloche à St-Bruno de Guigues, par Mgr Lorrain; de quatre cloches à Percé et de trois cloches à Mont Joli, par Mgr Blais....

Toutes ces bénédictions attestent que nos œuvres paroissiales vivent et progressent. Sûrement j'en oublie quelques-unes, mais celles que je rappelle suffisent à prouver que nous sommes en mouvement. Ouvrez-vous, églises du Dieu vivant, où l'on prie et où l'on espère! Sonnez, cloches joyeuses! sonnez à la terre l'appel de Dieu! sonnez au ciel la prière des hommes!

* * *

Ces prières des hommes, nous les sollicitons respectueusement pour ceux de nos confrères qui sont partis, le mois dernier, pour une vie meilleure; ce sont:

M. l'abbé Joseph-Noël Lussier, ancien curé de Saint-Alexis-de-Montcalm, décédé à l'Assomption, le 30 octobre, à l'âge de 66 ans;

M. l'abbé Magloire Deschamps, curé de Notre-Dame-de-Bonsecours à Stukely (Sherbrooke), décédé le 3 novembre, à 67 ans;

M. l'abbé L.-H. La Salle, prêtre depuis longtemps retiré du saint ministère, décédé à St-Hyacinthe, le 8 novembre, à 66 ans;

M. l'abbé F.-X. Méthot, curé de "Les Eureuils" (Québec), décédé, le 29 octobre, à 69 ans;

Le Rév. Père Leblond, des Pères du Saint-Sacrement, bien connu à Montréal, récemment décédé à Rome;

Le Rév. Père Feevey, des Pères Rédemptoristes, dont la famille est du Cap Rouge (près Québec), et qui est décédé, le 12 octobre, à Porto Rico.

De profundis clamavi.

L'abbé Elie J. Auclair



La sainte Figure de Jésus.

Le format de notre modeste revue " LE PROPAGATEUR " ne nous permet pas de publier au complet l'article sur " La Sainte Figure de Jésus " que nous fait tenir le Révérend. Père Eugène Prévost, supérieur de la " Fraternité Sacerdotale. " Du reste, cet article a été publiée déjà, croyons-nous, par tous les journaux français du Canada. Mais nous tenons au moins à faire connaître dans ces pages cette intéressante héliogravure reproduite, nous affirmons, par l'un des meilleurs artistes de Rome.

" C'est la reproduction exacte de la figure la plus authentique que nous ayons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celle que ce Divin Sauveur a imprimée sur le Suaire qui l'enveloppait dans le tombeau et qui est vénéré à Turin. "

" La pieuse artiste qui en est l'auteur — une Carmélite de France — a étudié, avec un soin minutieux, pendant plus de six mois, le Saint Suaire de Turin, dont elle possédait une photographie exacte. Elle s'est appliquée, à l'aide d'une loupe, à rendre tous les traits de la physionomie du Sauveur et les moindres détails de cette adorable Figure, ayant soin de ne rien modifier au modèle qu'elle avait sous les yeux, ni de lui faire la plus légère addition. "

" C'est le visage du Christ après sa mort, écrit M. François Veuillot (*Univers* du 9 juillet), et ce sont bien les traits rigides et reposés d'un mort. Et cependant, sous ce masque inerte aux yeux clos, quelque chose vit encore. Il semble qu'une pensée demeure en ce cerveau qui ne vibre plus. On sent que ce mort surhumain n'est pas mort tout entier, ou n'est mort que pour un instant. Le pinceau de la religieuse a su rendre admirablement cette impression étrange et émouvante, et l'artiste y est parvenue, non pas par les habiletés de l'art, mais par l'intensité de son union intime avec le sujet. "

Nous ne nous étonnons donc pas que, devant cette très belle et très expressive image du Sauveur, le Saint Père Pie X se soit ému, et que, toujours heureux d'encourager les diffusions pieuses, il ait accordé " à tous ceux qui méditeront, pendant quelques instants, sur la Passion de Notre-Seigneur devant la dite image, toutes les indulgences concédées par les Souverains Pontifes à la *Couronne des cinq plaies*. "

(Voir aux pages de la couverture pour les prix.)

Aimery de Querceville.

V

Printemps normand.

Tous les pommiers étaient en fleurs et jamais plus beau printemps n'avait lui sur les campagnes normandes. Impatient d'arriver à Querceville, Aimery pressait tellement sa marche, que les chevaux risquaient d'être fourbus. Il avait dépêché un courrier en avant et l'enviait.

A la couchée, il ne put dormir, et s'étant levé avant le jour, tandis que tout le monde dormait encore à l'auberge, il alla voir son cheval à l'écurie, et le trouvant frais et dispos et déjà sur ses jambes, tandis que les autres montures dormaient encore dans la paille fraîche, il sella lui-même Rollon et s'en alla se promener sur la route. L'aurore allait poindre et disputait aux dernières clartés de la lune l'immensité des plaines célestes. Les étoiles s'effaçaient, et quelques oiseaux gazouillaient déjà.

Rollon se mit à humer l'air avec force du côté du nord-est. Il semblait deviner l'approche des prairies natales. Aimery lui lâcha la bride, et il partit au galop sur la route humide de rosée. D'un désir, cheval et cavalier gagnaient pays et, moins d'une heure après, du haut d'une colline, et à l'extrémité d'une plaine toute verdoyante et fleurie, Aimery reconnut la pointe du clocher de Querceville. C'était encore bien loin, mais Rollon n'était point las; bien au contraire, il piaffait d'impatience, tandis que son maître, l'obligeant à s'arrêter, hésitait s'il retournerait sur ses pas pour retrouver ses compagnons, ou, continuant sa course rapide, irait surprendre ses vassaux.

Aimery n'avait prévenu personne en quittant l'auberge.

— Ces messieurs devineront-ils où je suis allé? Ils vont peut-être s'inquiéter? se dit-il. Ah! bah! l'abbé se rappellera bien qu'hier, en soupant, je lui ai dit: quelle ennuyeuse chose que de

s'arrêter douze mortelles heures à quelques lieues de chez soi ! Vraiment, j'aurais voulu être mon courrier. L'heureux coquin ! Il a couché à Quereville ! En avant, Rollon !

Et il partit au galop dans le joli chemin jonché de fleurs que la brise matinale détachait des pommiers et des haies d'aubépine. Bientôt il arriva près d'une des croix de pierres qui marquait la limite de ses domaines. Il la salua, tout étonné de la voir parée d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies. Tout près de là, derrière la haie touffue qui surmontait le revers du fossé bordant la route, il entendit chanter un refrain joyeux : c'étaient deux voix jeunes et fraîches, et les chanteurs marchaient dans le même sens qu'Aimery et le long d'un herbage planté de pommiers, d'une cour, comme on dit en Normandie. Ils s'avançaient vers la barrière placée à l'extrémité de ce verger. Aimery ralentit le pas de son cheval pour les écouter. Ils chantaient gaiement un Noël que Simonne fredonnait jadis en berçant Aimery, et il le trouva bien plus joli que les chansons de Coulanges, et, faut-il l'avouer ? plus agréable à entendre que toutes les merveilles musicales des opéras italiens et de la chapelle Sixtine. Et les oiseaux, faisant chorus, rivalisaient avec ces jeunes voix en saluant le soleil de mai.

Au moment où les chanteurs arrivèrent à la barrière, Aimery y arrivait aussi ; ils se regardèrent, hésitant un instant, puis jetèrent tous trois un cri de surprise et de joie.

C'étaient Suzanne et son petit frère Valerand, mais si grandis tous les deux et devenu si beaux que, partout ailleurs qu'en Normandie, Aimery eût passé près d'eux sans les reconnaître, Suzanne surtout. Oh ! qu'elle était belle, quel éclat avait son teint brun et pur. Quelle franchise, quelle innocente gaieté dans le regard de ses grands yeux noirs et le sourire de sa bouche vermeille ! Elle était si bien faite qu'elle semblait parée avec sa robe de bure, et, de sa petite coiffe de toile d'un blanc de neige, s'échappait à demi, fortement serrée en chignon, son épaisse et soyeuse chevelure d'un brun doré. Elle était chargée de fleurs qu'Aimery fit tomber en l'embrassant et lui aida ensuite à ramasser. Quant à Valerand, il disparaissait presque sous les lierres et les branches de romarin et de laurier qu'il portait en bottes.

— Et pourquoi tout cela ? fit Aimery.

— Mais c'est pour vous, notre monsieur, dit Valerand ; c'est pour l'arc de triomphe que vos vassaux ont dressé devant le château. Ah ! c'est qu'il est aussi beau qu'un reposoir. Vous verrez ça !

— Vraiment ? un arc-de-triomphe ! Mais c'est une folie ! Je n'ai triomphé de rien, que je sache. Enfin, merci ; c'est trop charmant. Mais allons vite voir maman Simonne. Prends mon cheval par la bride, Valerand, je marcherai avec Suzanne.

— Quoi ! vous allez venir à Querceville de ce pas ? fit Suzanne. Ah ! c'est trop tôt. On ne vous attend qu'à midi, monsieur Aimery.

— Eh bien ! on me verra plus tôt ; je pense qu'on n'en sera pas fâché.

— Mais si fait, reprit carrément la belle fille : la moitié au moins de vos vassaux ne peut être rendue au château avant dix ou onze heures ; rien n'est prêt, tout le monde est en habit de travail. Et l'arc-de-triomphe n'est pas fini, et mon frère Simon qui est allé chercher les plus beaux chevaux du haras pour vous les montrer, n'y serait pas, et la bonne dame Arnaud dort encore, et . . .

— Enfin, Suzanne, vous me congédiez ; savez-vous que ce n'est pas gracieux ? Et si j'allais me fâcher ?

— Oh ! vous êtes trop bon et trop gentil pour cela, Monsieur. Je vous en prie à mains jointes, là comme si je parlais au bon Dieu : allez-vous-en, et vous verrez quelle fête on vous fera.

— Au revoir, cruelle Suzon ! dit Aimery en riant. Il faut vous obéir. Embrassez pour moi maman Simonne.

Il se remit en selle et tourna bride. Mais en s'éloignant à regret, il se retourna, Suzanne aussi et ils se saluèrent de loin en souriant sous les pommiers en fleurs.

VI

Histoire du chevalier.

Le lendemain, Aimery partit pour la chasse, vers huit heures, malgré les avertissements du vieux La Flèche, qui lui prédisait une pluie battante, et cela avant qu'il fût longtemps. Il n'emmenait

avec lui que le chevalier. Ils longèrent la côte des falaises du côté de l'ouest et ne rencontrèrent nul gibier qui valut la peine d'être tiré. Les nuages de plus en plus sombres, semblaient venir à leur rencontre, poussés par un vent tiède, et quelques plaques de neige, restées dans des plis de terrain exposés au nord, fondaient à vue d'œil. Bientôt la pluie commença, fine et serrée. Il y avait près de là un abri construit par des bergers avec quelques vieilles planches et des plaques de gazon. De cette hutte à demi détruite, on voyait à gauche la mer, à droite les prés penchants de la plaine, et, en face, parmi les chênes, les tours du château de Quereville; mais tout cela voilé comme d'une gaze légère par l'eau qui tombait du ciel.

Les deux chasseurs s'assirent sous cet abri et essayèrent leurs fusils, tandis que Briffaut et son compagnon Briquet s'étendirent à leurs pieds. Un grand silence, à peine troublé de temps à autre par le cri d'un oiseau de mer, régnait autour d'eux; c'était l'heure de la marée basse; le vent s'était apaisé, et la pluie paraissait devoir durer longtemps.

Le chevalier, peu causeur pas nature, regardait tomber la pluie sans rien dire. Aimery rêvait et semblait triste.

Tout à coup, et comme pour échapper aux pensées qui l'obsédaient, il dit à M. Du Martel:

— Chevalier, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié?

Le chevalier tressaillit et changea de couleur. Il hésita un instant, puis, se remettant, dit simplement:

— Pour vous répondre, monsieur, il faudrait raconter une triste et longue histoire. Je ne l'ai jamais dite à personne, et elle vous ennuerait.

— Qu'en savez-vous? Moi je suis sûr qu'elle m'intéresserait. Mais, tout d'abord, mon cher chevalier, n'avez-vous rien perdu ce matin?

Le chevalier porta vivement la main au collet de son justaucorps, l'ouvrit, se palpa et s'écria:

— Mon médaillon! Oh! de grâce, l'avez-vous?

— Le voici, dit Aimery en lui montrant un petit médaillon d'argent niellé auquel tenait un bout de chaîne brisée; mais je

veux être récompensé comme il convient à quiconque trouve et rend à son propriétaire un objet précieux. J'ai ramassé ce médaillon tout à l'heure, à deux pas de vous, et, tandis que vous guettiez le gibier absent, j'ai regardé... (ne m'accusez pas d'indiscrétion au moins: le médaillon s'était ouvert tout seul), j'ai regardé le portrait de cette charmante belle. Dites-moi son histoire, sinon je ne vous rendrai le portrait que demain, afin de la deviner en contemplant cette ravissante image.

— N'est-ce pas qu'elle était belle? dit le pauvre chevalier: sa beauté n'était pourtant que la moindre de ses perfections. Bonne, spirituelle, si gracieuse, que nul ne pouvait lui résister... j'étais page à la cour du duc de Savoie; elle, la plus jeune des filles d'honneur de la duchesse: et nous nous étions promis mariage, alors que, presque enfants encore, nous ignorions notre pauvreté et les obstacles que la volonté de nos parents devait élever entre nous. La mère de mademoiselle de Nettancourt, femme impérieuse et avare, avait à grand-peine rétabli la fortune de son fils, et n'en voulait rien détourner pour doter sa fille qu'elle n'aimait pas. Elle l'avait promise à un riche gentilhomme, déjà âgé, mais qui lui assurait un douaire considérable. Mes parents, de leur côté, désiraient me faire chevalier de Malte, et ne pouvant me laisser qu'une très petite portion d'héritage (j'étais leur quatrième fils), ne pouvaient consentir à me voir épouser une fille sans fortune. Ils me le dirent le jour où j'osai leur parler de mademoiselle de Nettancourt, et m'apprirent en même temps qu'elle allait se marier et très probablement s'était moquée de moi.

— Et que faites-vous alors? demanda Aimery en regardant toujours le portrait.

— Je fus d'abord altéré: puis, la mort dans l'âme, je retournai à Turin au grand galop de mon cheval. J'espérais arriver à temps pour l'heure où la duchesse, se promenant dans les jardins avec les dames de sa petite cour et les princesses ses filles, permettait à quelques privilégiés, dont j'étais, de s'entretenir avec elles. Mais j'arrivai trop tard. Il me fallut attendre la réception du soir. On dansait, et j'aperçus de loin mademoiselle de Nettancourt fort parée, mais l'air triste et les yeux rouges.

Elle dansait avec un fort grand seigneur, le comte de Montenotte, qui lui était un peu parent, et j'entendis une vieille dame dire à sa voisine:

— La petite sottie! voyez-moi cet air déconfit! une fille qui devrait être transportée de joie. Pauvre et de petite noblesse comme elle est, devenir marquise et avoir si belle fortune, un mari si galant homme! La jeunesse de nos jours est bien pervertie!

— Mais, ma chère, dit l'autre dame, elle n'a pas seize ans, et le marquis en compte plus de cinquante.

— Qu'est-ce que cela fait ? Nous aurons une belle noce, et je compte bien m'amuser. . .

— Oh ! s'écria Aimery, est-ce que ce mariage s'est fait ?

— Non : jamais mademoiselle de Nettancourt n'y voulut consentir ; en vain sa mère épuisa-t-elle tous les moyens de persuasion ; en vain fit-elle intervenir le duc et la duchesse de Savoie : rien ne put vaincre la résistance de la jeune fille. Sa mère la menaça de sa malédiction si elle songeait jamais à m'épouser ; elle répondit qu'elle était décidée à me rendre ma parole, mais voulait me le dire elle-même, et me demander la promesse écrite qu'elle m'avait donnée. Sa mère y consentit, à la condition que nous nous parlerions en sa présence. Oh ! ce fut un triste jour que celui-là ! Depuis trois mois, je ne l'avais vue. Elle m'apparut aussi pâle qu'une morte, mais ferme et douce à la fois. Sa mère la tenait par la main. Je la saluai profondément, sans oser parler. Je n'aurais pu le faire sans pleurer.

— Monsieur Henri, me dit-elle, nous avons agi comme des enfants. La volonté de nos parents s'oppose à ce que nous souhaitions. Je sais que votre famille me repousserait quand même ma mère voudrait bien me donner à vous. Ainsi notre devoir est tout tracé. Voici la promesse que j'avais reçue de vous, rendez-moi la mienne.

Je la lui tendis en frémissant de douleur. Elle remit les deux feuillets pliés à sa mère qui, sans dire un mot, les jeta au feu. Tandis qu'elle faisait deux pas pour s'approcher du Scaladino, mademoiselle de Nettancourt me dit :

— Ma mère m'a pris votre portrait. Gardez le mien, mais n'espérez plus me revoir. Ce soir, j'entre au couvent.

— De grâce, n'en faites rien ! m'écriai-je. Attendez.

Mais madame de Nettancourt s'écria :

— Taisez-vous. Tout est fini. Venez ma fille.

Elle l'entraîna violemment, et, en effet, je ne la revis plus.

— Plus jamais ! dit Aimery. Mais c'est incroyable. A votre place, je l'aurais enlevée. Vous l'aimiez donc peu ?

— Je l'aimais trop pour songer à la déshonorer. D'ailleurs, que pouvais-je lui donner ? Le château paternel m'eût été fermé. Une vie errante et misérable, voilà tout ce que je pouvais offrir à

une jeune fille élevée en princesse. De tous mes rêves de bonheur, il ne me resta que son image. Je n'ai jamais aimé qu'elle, et je mourrai fidèle à son souvenir.

— Et elle, savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Elle a pris le voile, et elle est maintenant supérieure d'une maison de son ordre. C'est une très sainte religieuse.

— Et sa mère ? Cette méchante femme a-t-elle été punie, au moins ?

— Certes, elle l'a été. Très peu d'années après l'entrée en religion de sa fille, elle vit mourir son fils unique, son idole. Ses biens, que venait d'augmenter un riche héritage, devaient passer à un parent qu'elle détestait. Elle voulut faire annuler les vœux de sa fille et la reprendre avec elle, mais la religieuse n'y voulut point consentir, et cette mère dénaturée expia sa dureté par les longues souffrances et une viciblesse isolée.

— Et vous n'avez jamais revu mademoiselle de Nettancourt ?

— Une seule fois, une seule, je l'ai entrevue ; j'ai entendu sa voix, un jour, en Italie. Et vous, Aimery, vous l'avez tenue un instant dans vos bras.

— Quoi ! cette religieuse qui faillit tomber de cheval un matin, au moment où elle sortait avec ses deux compagnes et un vieil écuyer, de l'ostéria où nous arrivions ?

— C'était elle ! J'ai bien reconnu sa voix.

— Elle me remercia en français, et son accent était si pur, sa voix si douce, qu'elle me charma ; j'essayai en vain de voir son visage : un voile d'étamine le couvrait, et, d'ailleurs, elle se détourna vivement et secoua les rênes de son cheval pour s'éloigner de suite. Ce jour-là, chevalier, vous eûtes un accès de fièvre. Pauvre chevalier ! il y avait bien longtemps, pourtant. . .

— Qu'est-ce qui est long en ce monde, Aimery ? L'heure présente, quelquefois. Le passé, jamais. Il me semble que c'est hier que nous faisons de si beaux projets, elle et moi, hier que nos cœurs furent brisés par cet adieu. . . Aimery, si vous voulez être heureux, gardez-vous d'aimer qui ne peut être à vous.

Aimery ne répondit pas ; jetant un dernier regard sur le portrait, et il le rendit au chevalier, et, la pluie ayant cessé de tomber, ils reprirent en silence le chemin du château.

Un peu avant d'y arriver, ils aperçurent Raoul qui parlait avec véhémence à un vieux jardinier du château et lui reprochait d'avoir laissé une brouette neuve exposée à la pluie. Le bonhomme Daniel paraissait confus et avait presque la larme à l'œil. En voyant Aimery s'approcher, il reprit courage et s'écria :

— Vrai, monsieur le sergent, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, et c'est mal à vous de parler à un homme de mon âge comme vous le faites.

Raoul, qui ne voyait pas les chasseurs de la place où il était, répondit par un juron et traita le jardinier de vieux radoteur. Mais ce fut à son tour d'être déconcerté lorsqu'il s'entendit appeler et reconnut la voix du jeune comte. Aimery le tança rudement.

— Vous n'êtes pas encore mon intendant, lui dit-il, et si vous voulez le devenir un jour, faites attention à vous. Je ne veux pas que les vieux serviteurs de ma maison soient traités comme des esclaves; que personne ne s'avise de jurer, surtout. Ne répliquez pas. Laissez-nous.

L'ex-sergent s'éloigna l'air aussi vexé que surpris. Jamais Aimery n'avait parlé de ce ton là. Le vieux jardinier lui-même resta consterné.

Aimery continua son chemin et dit au chevalier :

— Croiriez-vous qu'il y a des gens ici qui pensent à marier Suzanne avec le sergent ?

— Ah ! ce serait dommage ! une si aimable fille ! Non seulement elle est belle, mais elle a des manières et une intelligence bien au-dessus de son état. Elle monte parfaitement à cheval (pour M. Du Martel, c'était une grande qualité,) et votre sœur de lait mérite un autre mari que ce butor de Raoul.

— N'est-ce pas, cher Monsieur ? D'ailleurs, elle est bien trop jeune pour se marier.

— Je ne sais pas son âge, mais je connais un parti qui lui conviendrait bien.

— Et qui donc ?

— Jacques Hélot, le riche fermier de Saint-Léger-en-Caux. C'est un bon et digne garçon; il vient de perdre sa mère et a besoin d'une femme pour lui aider à gouverner sa ferme. Il me l'a dit, et je ne serais pas étonné qu'il pensât à Suzanne.

— Hélot me déplaît, fit Aimery, et je n'aime point que mes vassales se marient hors de mes terres. N'en dites rien à personne ici, chevalier, et, s'il vous en parle, détournez Hélot de songer à cela, je vous prie. J'ai mal à la tête. Je vais dormir. Vous me ferez éveiller pour le dîner.

Et il alla s'enfermer dans sa chambre.

VII

La grande marée.

Le printemps et l'été s'écoulèrent paisiblement à Querceville, et l'automne, réalisant leurs promesses, remplit de fruits les caves et les pressoirs. Le retour d'Aimery semblait avoir porté bonheur à ses vassaux, et, de mémoire d'homme, jamais si belles récoltes ne s'étaient entassées dans leurs granges. La paix et l'abondance régnaient dans cet heureux coin de terre et contrastaient avec le reste du royaume, ruiné par les impôts et aussi par l'absence des seigneurs, qui, soit à la guerre, soit à la Cour, dépensaient plus que leurs revenus, et, loin de protéger l'agriculture et de répandre des secours dans leurs domaines, abandonnaient leurs vassaux à la rapacité des intendants. A Querceville, M. de Hautecombe avait toujours veillé à ce que les fermiers fussent encouragés à bien faire et généreusement assistés dans les mauvaises années. Aussi, disait-on dans tout le pays de Caux : "Ceux de Querceville sont heureux comme des vassaux d'église."

Il y avait quelques pauvres parmi eux ; mais, de même qu'Harlette, ils n'étaient jamais sans pain et sans assistance, et si un mendiant venait frapper aux portes, on pouvait être sûr d'avance qu'il n'était pas de la paroisse.

Parmi ces pauvres errants, les uns étaient de braves gens sans malice et qu'on assistait avec plaisir. D'autres, en petit nombre, de méchants rôdeurs qui faisaient peur aux enfants et à qui les chiens de garde montraient leurs crocs en grondant. Ils étaient secourus tout de même, mais surveillés, et rarement obtenaient de coucher dans les granges.

L'un de ces mendiants était une femme dont personne ne savait le vrai nom. Les enfants lui avaient donné le sobriquet de *La Jaunisse*, et, vraiment, ce vilain surnom lui allait parfaitement. Elle était jaune comme un coing, maigre, ratatinée, laide et méchante, robuste, avec cela, et d'une activité telle qu'on la rencontrait le même jour à des endroits fort éloignés les uns des autres, si bien que les bonnes gens disaient qu'elle chevauchait dans les airs sur un balai et la craignaient comme une sorcière. Simonne avait prescrit à ses enfants et à ses gens de ne jamais lui refuser l'aumône, mais de ne pas causer avec elle, ni lui permettre d'entrer dans la maison.

— Je ne sais si cette pauvre est sorcière, disait-elle, mais je connais sa langue. C'est une langue de vipère. Priez pour elle, mais fuyez-la jusqu'à ce que nous la sachions bien convertie. Elle n'entre jamais à l'église, et je ne sais de quelle paroisse elle vient.

Or, Simonne avait depuis peu à son service une jeune vachère appelée Manon, vraie tête de bique, bavarde et malapprise, que ses parents, las de morigéner, l'avaient suppliée de prendre pour la discipliner. C'était une de ces sottis créatures qui ne manquent jamais l'occasion de bavarder, et ses longues stations sur la falaise, en compagnie des vaches, l'ennuyaient bien.

Un matin d'automne, enveloppée de sa mante de futaine, Manon errait, la gaule en main, le visage fouetté par le vent de mer, très âpre ce jour-là. Les vaches tournaient la tête vers l'étable et paraissaient vouloir y retourner. Au loin, sur la mer houleuse et noire par le reflet d'un ciel chargé de sombres nuages, ces grosses vagues bordées d'écume blanche que les marins appellent des moutons, apparaissaient nombreuses et pressées. La mer montait, et les mouettes tournoyaient en criant comme elles le font à l'approche d'une tempête.

Pas une barque sur la mer, personne dans les prés.

— J'ai bien envie de rentrer avant l'heure, se dit Manon. Tant pis si l'on me gronde, après tout. Je m'ennuie trop. Pas une âme à qui parler.

Tout à coup, elle vit surgir d'un pli de terrain une forme humaine qui s'avança vers elle d'un pas assez rapide et elle reconnut

la Jaunisse, cheminant, un bâton à la main, une besace sur les épaules, et la tête couverte d'un vieux capuchon rouge, vingt fois rapiécé.

Bien loin de l'éviter, la Manon alla au-devant d'elle, lui donna des pommes et un morceau de galette qu'elle avait en poche, et la pria de lui dire la bonne aventure.

— Mais il faut nous cacher, dit-elle, car la Simonne a de bons yeux et pourrait nous voir de loin. Elle rôde partout, tant elle est méfiante.

— Nous ne la verrons pas de sitôt, dit la mendiante. Je l'ai rencontrée tout à l'heure. Elle suivait le curé de Querceville qui porte le viatique à la folle Harlette, et sa fille était avec elle, ainsi qu'une autre personne.

— Et qui donc ? fit Manon.

— Pardine, vous n'êtes point fine, la belle, si vous ne le devinez pas.

— Simon ?

— Non, il est au haras avec ses frères.

— M. Arnould ?

— Pauvre bonhomme ! Comment remonterait-il la falaise avec ses vieilles jambes ?

— Le chevalier ? l'abbé ?

— Hé ! non ; votre jeune seigneur en personne.

— Il est fort dévot, en effet, dit Manon. Cela ne m'étonne pas. Mais je le croyais à la chasse !

— A la chasse ? fit la vieille en ricanant. Ah ! il ferait bien mieux d'y aller que de se promener toujours avec la Suzanne. Cela fait jaser tout le pays, et il y a de quoi. C'est un scandale.

— Vous êtes une mauvaise langue, ma mie ; notre monsieur ne se promène jamais seul avec Suzanne, et personne ne peut trouver à redire de ce qu'il vient voir sa nourrice et ses frères et sœur de lait.

— Sa nourrice ? Oh ! oui, sans doute, et une bonne nourrice, une fine mouche, surtout, une commère qui ne plante pas ses épingles par la tête. Elle est méchante autant que fine, je le sais ; mais ses finesses ne l'empêcheront pas d'avoir du guignon. Je m'entends.

Son visage avait une si méchante expression que Manon en eut peur et dit :

— Je m'en vas rentrer : voici la pluie.

— Abritons-nous sous ce buisson, dit la vieille, je vous dirai la bonne aventure. Montrez-moi votre main.

Manon hésitait; la vieille lui prit la main et n'y eut pas plutôt regardé qu'elle s'écria :

— Vous êtes née sous une bonne étoile, ma belle enfant. D'ici à cinq ans, vous ferez un superbe mariage, et ces riches fermières qui vous font garder leurs vaches seront trop contentes de recevoir l'aumône à la porte de votre château. Elles seront ruinées alors, et j'y aurai contribué par mes sorts. Les orgueilleuses! Elles me refusent leurs portes; elles défendent à leurs valets de me parler. Malheur à elles! Malheur aussi à l'héritier des Quereville! Il m'a fait offrir une place à l'hospice de Saint-Valéry; il m'a promis une rente si j'y entrais, mais à la condition que je n'en sortirais plus. L'imprudent! me vouloir faire prisonnière! Malheur à lui! malheur! Puisse-t-il mourir de malemort!

Effrayée des gestes et des éclats de voix de la sorcière, Manon se hâta de lui donner un liard, et, rassemblant ses vaches, courut vers la ferme. Elle vit de loin le curé et son clerc, suivis de deux ou trois personnes, et qui revenaient sous une pluie battante.

Sur la crête de la falaise, la vieille sorcière était restée; elle se tournait tantôt vers la mer, tantôt vers le château; le vent fouettait ses vêtements trempés d'eau, et, avec des gestes de démoniaque, elle semblait s'ébattre dans la tempête comme dans son élément.

Le prêtre s'était éloigné, après avoir administré la pauvre Harlette; un autre malade l'attendait dans le village, et il avait laissé la mourante sous la garde de son fils, de Simonne, de Suzanne et d'une bonne vieille veuve qui avait coutume de veiller les morts dans la paroisse de Quereville. Aimery et deux valets de ferme, qui avaient accompagné le curé et son clerc, étaient repartis avec eux; mais, après avoir fait une centaine de pas, Aimery avait rebroussé chemin, et, bientôt, il rentra sans bruit dans la pauvre demeure d'Harlette.

Un cierge bénit l'éclairait, et Simonne, à genoux, récitait les prières des agonisants avec ses compagnes, tandis que Goblin, à demi assis au chevet de sa mère, la soutenait dans ses bras, en silence, et pleurant. Harlette était pâle et haletante, mais ses yeux brillaient, et, tout à coup, elle se mit à parler :

— Entendez-vous la mer? dit-elle; quel bruit elle fait! Elle monte, elle vient me chercher. Partez tous, si vous ne voulez pas périr tous noyés.

La mer, en effet, déferlait avec violence contre les rochers, et le choc des vagues, répercuté par les échos des falaises, faisait un bruit comparable à des coups de canons.

— Mais partez donc, vous dis-je, reprit Harlette.

— Hé! rassurez-vous, ma pauvre Harlette, lui dit la vieille garde-malade. Jamais de la vie la mer n'est venue ici: mon grand-père et mon père me l'ont dit, et nous ne courons aucun danger. Voulez-vous boire un pen, dites?

Et, soulevant avec précaution la tête de la mourante, elle lui présenta une tasse en disant:

— Ça va mieux, n'est-ce pas? Ah! vous ne serez pas la première que les sacrements anront ressuscitée.

— Je n'ai besoin de rien, fit Harlette: je vais mourir; je vais rejoindre enfin mon cher mari, là-bas, sous les flots. On ne portera pas mon corps au cimetière; je veux aller avec lui. Et toi, mon pauvre enfant, tu m'y rejoindras. Mais vous, monsieur le comte, il ne faut pas mourir. Emmenez ces femmes, vite, vite!

Epuisée par l'effort qu'elle avait fait, elle laissa retomber sa tête, et sa respiration devint un râle effrayant.

Simonne reprit les prières interrompues, et Aimery, tout en y répondant, s'en alla regarder par l'étroite fenêtre. Une pluie battante la fouettait, empêchant de rien voir au dehors; mais le bruit des flots augmentait toujours.

Quelques minutes s'écoulèrent. Tout à coup, la porte et la fenêtre volèrent en éclats, et un cri d'épouvante s'échappa de toutes les bouches. Une vague qui venait de briser la clôture de planches, couvrit d'écume et de débris le pied du lit de la mourante, et mouilla jusqu'à son visage. Harlette étendit les bras en disant:

— Me voici!

Simonne s'élança vers Suzanne, mais Aimery avait déjà saisi dans ses bras la jeune fille, et, sans pâlir, lui parlait doucement, en regardant l'eau qui montait à vue d'œil. La vieille femme criait:

— Nous sommes perdus! Miséricorde, mon Dieu! voici la mort!

— Non, s'écria Goblin, suivez-moi!

Et, s'élançant vers le fond de la grotte, il arracha violemment un amas de filets et de vieilles toiles suspendues qui, en tombant, laissèrent voir l'entrée obscure d'un escalier taillé dans le roc. Il y entra précipitamment, affolé par la frayeur: la vieille le suivit.

— Passez vite, passez avant moi, mes enfants, dit Simonne en saisissant le cierge allumé.

Mais Aimery la poussa devant lui avec Suzanne, et, le dernier, quitta la grotte envahie par les flots. Il était temps; une seconde vague emportait le corps inanimé d'Harlette, et refoulant violem-

ment l'air dans l'étroit passage, éteignit le cierge et renversa les trois femmes. Goblin leur criait dans l'obscurité :

— Montez, montez toujours.

Elles se relevèrent, glacées d'effroi, et, suivies d'AIMERY, arrivèrent dans une grotte supérieure à peine éclairée par une étroite ouverture, mais où l'on était à l'abri des vagues furieuses.

— Remercions Dieu ! dit SIMONNE en s'agenouillant.

AIMERY et SUZANNE se tenaient par la main et prièrent avec elle. Goblin et la vieille femme tremblaient sans pouvoir dire une parole. Ils restèrent en silence un peu de temps, écoutant les effroyables mugissements de la mer.

— Mes pauvres gars ! s'écria SIMONNE, ils vont nous croire tous noyés. Et au château, quelle épouvante ! J'entends la cloche d'alarme. Oh ! pourvu qu'on ne mette pas de barque à la mer ! nos gens périraient !

Et elle éclata en sanglots.

— Je vas les tirer de peine, ne pleurez pas, madame SIMONNE, dit vivement Goblin.

Et il disparut avec une telle rapidité que la CATHERINE s'écria :

— C'est un sorcier ! Que Dieu nous garde !

AIMERY s'était élancé après lui dans l'escalier, et, tâtonnant dans l'obscurité, trouva l'ouverture d'une étroite galerie qui montait. Il allait s'y engager, lorsque SUZANNE, en pleurs, le supplia de rester près d'elle. Il lui obéit et rentra dans la grotte juste à temps pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Elle revint lentement à elle, et, après une heure d'attente, la mer redescendue et la tempête apaisée permirent aux habitants du château et de la ferme de venir chercher leur jeune seigneur et ses compagnes.

Goblin, monté au château par le passage souterrain que lui seul connaissait, avait abrégé leurs angoisses ; mais ils n'en regardèrent pas moins ce sauvetage comme une merveilleuse grâce du Ciel, et AIMERY fit vœux d'élever une chapelle au seuil même de la grotte où la mer était venue prendre la pauvre HARLETTE.

Goblin ne put se résoudre à abandonner cette dangereuse demeure. Il y vécut sauvage et solitaire gardien de la chapelle, et les braves gens lui continuèrent encore pendant deux ans les aumônes qu'ils faisaient à sa mère ; puis, un jour qu'il était allé pêcher au large, une tempête s'éleva, et il ne revint pas.

Quelques années plus tard, une forte marée emporta la chapelle et remplit d'un énorme amas de galets la grotte où, disait-on, revenait plaintive l'âme des pauvres naufragés.

VIII

Suzon.

L'hiver qui suivit la mort d'Harlette fut triste au château de Quereville. Aimery s'absentait souvent pour aller chasser, soit sur ses terres, soit chez des voisins qui l'invitaient et essayaient en vain de l'égayer. Les châtelaines le trouvaient sauvage et déplorait qu'un si beau cavalier qui avait vu la cour, fait campagne et voyagé, fût si peu sociable et parût si indifférent à leurs charmes. Mais elles l'excusaient et le regardaient avec la plus douce commisération, en se racontant les unes aux autres comme quoi il était inconsolable d'avoir perdu l'espoir d'épouser l'héritière de Tancarville, qui venait de prendre le voile à la Visitation de Rouen, au grand chagrin de madame de Bricquetot et au grand étonnement de bien des gens.

— Enfin, le croiriez-vous ? disait-on, elle n'a pas tardé plus de trois mois après la mort de la comtesse, sa mère, à quitter sa pauvre grand'mère qui l'aimait tant, qui lui avait préparé un si beau mariage. Elle n'a compté pour rien le désespoir où elle allait plonger ce charmant comte de Quereville, qui l'adorait. Quelle dureté de cœur dans une fille de seize ans ! quelle étrange folie quand on est si belle, si riche ! etc., etc.

Les gens raisonnables disaient bien, il est vrai, que la douairière, ayant encore une très nombreuse lignée autour d'elle, pouvait bien donner une de ses petites-filles à l'Église sans être trop à plaindre, qu'une vocation était chose respectable, et que le comte Aimry eût été bien fou de s'éprendre à tel point d'une enfant qu'il avait à peine vue deux heures ; mais les gens qui ne sont pas raisonnables ont toujours été les plus nombreux, et, pour ceux-là, Aimery demeura une intéressante victime, la douairière de Bricquetot une inconsolable aïeule, et l'innocente novice de la Visitation un monstre d'insensibilité.

— Il faut que ce pauvre jeune comte se marie, disaient toutes les femmes de qualité du pays de Caux.

Et mères, tantes et demoiselles à pourvoir songeaient, par pure charité chrétienne, à consoler cet infortuné châtelain.

Sur l'ordre exprès de l'abbé de Hautecombe, le chevalier s'informait, et il n'était pas de Rouen au Havre, et de Jumièges à Eu, demoiselle à marier dont il ne sût l'âge, la dot et les qualités. Il essayait de décider Aimery à chercher femme, mais celui-ci éludait

toutes les propositions et semblait vouloir justifier le surnom de farouche Hippolyte que lui avait donné la duchesse de Nevers.

A la ferme, on était triste aussi. La frayeur qu'avait éprouvée Suzanne semblait avoir fortement ébranlé sa santé. Elle ne sortait presque pas, elle ne chantait plus, et sa mère, inquiète et songeuse, négligeait les soins de la ferme.

Les frères de Suzanne l'aimaient de tout leur cœur et se désolaient de la voir. Chaque fois qu'ils allaient en ville, soit pour leurs propres affaires, soit pour celles du comte, ils rapportaient à Suzanne de petits cadeaux, et ces gâteries fraternelles qui, autrefois, la réjouissaient tant, obtenaient d'elle à peine un sourire. Et souvent, à l'église, on la voyait pleurer.

— Vous devriez marier votre Suzon, dit un jour à Simonne la bonne dame Arnaud. Je sais quelqu'un qui l'aime et la rendrait heureuse. Quelqu'un de bon, d'honnête, et qui a du bien.

— Et qui donc ? fit Simonne.

— Le chapelain vous en parlera. C'est un projet qui conviendrait à l'abbé de Hautecombe, et, par conséquent, qui serait approuvé par notre jeune seigneur.

— M. Aimery vous en a-t-il parlé ?

— Oh ! non, il n'en sait rien encore. Mais, je vous en prie, Simonne, voyez M. le chapelain.

Simonne alla le soir même trouver le bon vieux chapelain dans son cabinet, et il lui apprit que le prétendant en question était le propre fils d'Arnaud, nouvellement revenu de l'armée, où il avait conquis le grade de sergent. C'était un assez beau garçon, intelligent, et qui devait succéder à son père comme intendant. Tout jeune, il avait fait quelques fredaines ; mais, au régiment, il s'était bien conduit, et les récits qu'il faisait de ses campagnes pénétraient d'admiration les gens du château.

— C'est un bon parti, en effet, se disait Simonne. Il n'a pas trente ans ; Suzanne remplacerait la bonne femme Arnaud pour gouverner le ménage du château en attendant que notre jeune comte se marie. Et qui sait ? Peut-être un jour bercerait-elle ses enfants comme je l'ai bercé lui-même ?

La bonne nourrice rêvait ainsi en revenant vers la ferme, mais quelque chose d'indéfini lui serrait le cœur, et elle pensait à ce moment terrible où, en face d'un péril de mort, elle avait vu Aimery et Suzanne se prendre la main.

Elle entra dans la chambre de sa fille. Suzanne filait près de sa petite fenêtre à vitres rondes, d'où l'on apercevait le haut du

donjon de Querceville, rougi par les dernières lueurs du couchant.

Elle se leva, en voyant entrer sa mère, et lui dit :

— Vous êtes allée au château, maman ? Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Oui et non, dit la fermière. Monsieur le comte n'est pas revenu, mais on m'a parlé mariage.

Suzanne laissa tomber son fuseau et retomba elle-même sur sa chaise plutôt qu'elle ne s'y assit. Elle était devenue aussi blanche que sa cornette. Sa mère la regardait du coin de l'œil tout en ôtant sa mante et s'asseyant près d'elle.

— Notre monsieur va se marier, n'est-ce pas ? fit Suzon à voix basse.

— Non point que je sache, mais cela viendra, et nous devons le souhaiter. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. C'est de Raoul Arnaud. Sa mère m'a dit qu'il aimait une honnête et jolie fille ; ses parents approuvent son choix. Ils ont du bien, il est leur seul enfant et remplacera son père au château. Sa femme sera lotie. C'est un beau garçon, avisé, laborieux, qui la rendra heureuse. N'est-ce pas ton avis, Suzanne ?

— Certainement, dit Suzanne, dont les couleurs avaient reparu, et qui faisait lestement tourner son fuseau. Et qui épouserait-il, ce beau sergent ?

— Ce sera toi, si tu n'y contredis pas, ma petite, car c'est toi qu'il aime.

— J'en suis bien fâchée, mais ce n'est pas ma faute, maman, dit Suzanne rougissant et les yeux pleins de larmes. Jamais je ne lui ai dit deux mots, croyez-le bien. Où a-t-il pris une pareille idée ? M'épouser, moi ? Ah ! jamais !

— Quoi ! saurais-tu quelque chose de mal sur son compte ?

— Oh ! rien du tout, rien absolument. Mais je n'en veux point : je ne veux pas me marier, ni avec lui, ni avec un autre. Je veux rester avec vous, maman, toujours, toujours !

Et elle fondit en larmes.

Sa mère essaya en vain de lui énumérer tous les avantages de cette union projetée, lui disant que Simon aimait beaucoup Raoul, que M. de Hautecombe désirait ce mariage, qu'Aimery serait pour sûr très heureuse de voir Suzanne habiter le château. Elle n'obtint que des refus et des pleurs et dut, pour la calmer, lui promettre de ne plus lui reparler de mariage avant un mois.

— D'ici là, ma fille, tu réfléchiras, lui dit-elle, et je prierai Dieu de te rendre raisonnable. Ne pleure plus : tu sais bien que je ne te violenterai jamais, ma petite Suzon.

Elle l'embrassa, la fit coucher, et lui apporta une tasse de lait dans son lit, car Suzanne ne voulut pas souper. Mais ni la mère ni la fille ne dormirent cette nuit-là.

Simonne tint parole et, en attendant le jour qu'elle avait fixé, ne parla plus de mariage. Mais la bonne dame Arnaud, qui n'avait point fait de promesse, ne négligea rien pour décider Suzanne. Elle lui fit des cadeaux, la combla de caresses et d'amitiés, et pria le chapelain de lui parler en faveur de Raoul.

Le bon vieux prêtre, qui connaissait Raoul et Suzanne depuis leur enfance, et ne voyait rien que de très sertain dans l'établissement projeté, essaya d'y décider la jeune fille. Elle était venue un soir apporter au chapelain, qui ne sortait plus de sa chambre, le lait qu'il prenait pour souper, et lui demandait s'il désirait quelque autre chose.

— J'ai à vous parler, ma fille, dit le chapelain. Asseyez-vous là un instant. Ecoutez-moi.

Suzanne obéit; dès les premiers mots, elle se mit à trembler et à pleurer. Puis, s'agenouillant, elle dit:

— Je ne puis vous répondre qu'en confession, mon Père. Je vous prie de m'entendre.

Un quart d'heure après, Suzanne, tout en pleurs, sortait de chez le chapelain. Il faisait presque nuit, et elle se hâtait de regagner la ferme, espérant bien ne rencontrer personne, lorsqu'un grand épagneul, Briffaut, le chien favori du jeune comte, accourut à elle et, sautant et jappant joyeusement, se mit à lui lécher les mains.

— A bas! Briffaut, à bas! fit-elle, et elle courut vers la barrière d'un pré pour aller se cacher derrière la haie. Mais Aimery et le chevalier, qui revenaient de la chasse, se montrèrent avant qu'elle l'eût atteinte, et saluèrent amicalement la jeune fille.

— D'où venez-vous si tard, Suzanne? dit Aimery.

— J'ai porté le lait de M. le chapelain, parce que nos servantes sont malades, dit Suzon en détournant la tête, et je me suis un peu amusée en chemin.

Sa voix était très altérée.

— Amusée! Et à quoi donc? Singulier amusement! s'écria Aimery. Regardez-la, chevalier, elle pleure!

Suzanne essaya de nier, mais elle ne put retenir ses sanglots.

— Qu'y a-t-il? reprit Aimery. Je veux le savoir. Si quel-qu'un vous a insultée, il le paiera cher.

— Personne ne m'a rien dit, Monsieur: c'est le chapelain qui m'a grondée un peu... je m'étais confessée...

— Allons, monsieur le comte, laissez Suzanne tranquille, dit en riant le chevalier. La chère enfant ne peut trahir le secret de la confession, je pense, et il est l'heure de souper. Bonsoir, mam'selle Venez, Monsieur, je vous prie. Dame Simonne va s'inquiéter. Et, tenez, la voici.

Simonne arrivait, en effet, inquiète du retard de sa fille. Elle la gronda un peu et l'emmena, non sans avoir échangé avec Aimery quelques mots affectueux.

En rentrant au château, Aimery, sous prétexte de changer de vêtements retarda le souper et alla voir le chapelain. Il l'interrogea avec une insistance qui étonna le vieillard.

— Est-il vrai que vous avez vu Suzanne ce soir, monsieur l'abbé ? lui dit-il.

— C'est vrai, elle m'a apporté un pot de lait.

— Pourquoi donc paraît-elle si triste depuis quelque temps ?

— Demandez-le à sa mère, monsieur le comte. Elle vous répondra mieux que moi.

— J'ai certaines raisons pour ne pas questionner Simonne. Je vous en prie, monsieur l'abbé, dites-moi ce que vous avez promis l'autre jour à madame Arnaud ?

— Mais je ne me souviens pas...

— Je vais vous remettre en mémoire cette promesse. C'était samedi matin. J'entrais chez vous au moment où vous disiez à la bonne femme Arnaud qui était assise là, devant votre table à écrire : " Votre projet me semble très bon pour tous deux. Suzanne a confiance en moi, et je vous promets..."

" En me voyant entrer, vous vous êtes tû subitement, et madame Arnaud a pris congé. De quoi s'agissait-il entre vous ?

— D'un projet de mariage pour Suzanne, monsieur le comte.

— Avec Raoul, n'est-ce pas ? Je m'en doutais. Eh bien ! Monsieur, ne vous en mêlez pas, je vous prie. Raoul ne peut convenir à Suzanne. Je ne veux pas qu'il y songe. Je lui parlerai, à lui. Que personne ne tourmente Suzanne à cause de Raoul. Je le chasserai de mes terres, si cela arrive. J'ai appris sur lui, au régiment, certaines choses que je ne dirai jamais...

— A tout péché miséricorde, monsieur le comte. Ce jeune homme s'est rangé. Sa conduite est parfaite maintenant, et ses parents...

— Ses parents ne savent pas ce que je sais et ne le sauront jamais. Je le crois devenu sage, et la preuve, c'est que j'en ferai mon intendant ; mais c'est à la condition qu'il ne pensera jamais

plus à Suzanne, jamais, entendez-le bien. Dites-le-lui de ma part. Je le veux. Et, ajouta-t-il avec une sorte d'effort... Suzanne aurait-elle été disposée à accueillir cette demande?

— Elle ne m'en a parlé qu'en confession; je ne sais rien.

— C'est bien. Adieu, monsieur l'abbé.

Aimery sortit brusquement. En traversant la cour, il rencontra le bonhomme Arnaud, qui l'arrêta tout naïvement en lui disant:

— J'espère que monsieur le comte a fait bonne chasse. Mais je l'attendais avec impatience pour lui demander s'il faut faire conduire à l'hospice ou à la prison de Rouen cette vieille sorcière qu'on a arrêtée ce matin au moment où elle jetait un sort à nos vaches...

— Vous m'ennuyez! s'écria Aimery. Était-il besoin de m'attendre pour cela? Vous savez bien ce qu'il convient de faire. Au diable la vieille folle et les imbéciles qui la croient sorcière!

Arnaud resta stupéfait. Jamais il n'avait entendu son jeune seigneur parler ainsi.

— Elle l'a ensorcelé, pour sûr, l'infemale créature. Elle me le paiera, dit-il.

Et, après avoir bu un verre de cidre afin de se remettre de son émotion, il alla donner les ordres nécessaires pour que la sorcière fût conduite dès le lendemain à Rouen et remise aux mains de la justice.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre).



AVIS

Le Canada ecclésiastique pour 1907 est en préparation. Nous demandons à ceux qui auraient quelque chose à faire corriger de vouloir bien nous en prévenir le plus tôt possible.